

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Quand la « réalité » risque de l'emporter sur la fiction**  
*Toute la terre à dévorer d'André Vachon*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, 188 p., 19,95\$

Louise Milot

Number 47, Fall 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39241ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milot, L. (1987). Review of [Quand la « réalité » risque de l'emporter sur la fiction / *Toute la terre à dévorer d'André Vachon*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, 188 p., 19,95\$]. *Lettres québécoises*, (47), 15–16.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



# Quand la «réalité» risque de l'emporter sur la fiction

**Toute la terre à dévorer** d'André VACHON, Paris, Éditions du Seuil, 1987, 188 p., 19,95\$.

## La «réalité»

*Ce roman fait le portrait d'une société mouvante, toujours fascinée par les espaces vides du Nord, mais littéralement happée par le Sud et grouillante d'émigrés: un Québec tout métissé d'apports étrangers qu'il s'efforce d'accueillir en français<sup>1</sup>.*

À lire cette conclusion du texte publicitaire consacré par l'éditeur au premier roman d'André Vachon, on peut comprendre ce qui a intéressé les Éditions du Seuil. Pour ne pas parler d'Anne Hébert et de Jacques Godbout, habitués de la rue Jacob, *Toute la terre à dévorer* se situe bien dans la lignée de ces «coureurs solitaires» des dernières années que furent, notamment, Robert Lalonde et son *Dernier été des indiens*<sup>2</sup>, Denise Bombardier et son *Enfance à l'eau bénite*<sup>3</sup>, voire même Suzanne Jacob<sup>4</sup>: fabricants d'un mélange plus ou moins savant de ce qu'on appelle ici la québécoïté, et qui est plutôt perçu à Paris comme de l'exotisme. Ce qui inclut, d'ailleurs, autant de «sauvagerie» et d'audace que de compassion et de nostalgie. De ce point de vue des contenus, ce que le roman d'André Vachon apporterait de neuf serait une nouvelle définition du *métissage*: à la combinaison Blanc/Indien qui hante les héros de Robert Lalonde et de Suzanne Jacob, il en substitue une autre, plus contemporaine, peut-être, plus éclatée certainement: le Québécois et les nouvelles communautés culturelles.

Mais le filon reste traditionnel et le roman propose d'entrée de jeu une problématique qui a quelque chose de décevant. À mettre en scène une anthropologue québécoise, Florence, dont le devoir est bien évidemment de savoir

garder «la bonne distance» avec les moeurs qu'elle observe, et l'amant irlandais de cette Québécoise, un certain McCoy qui, pour d'autres raisons, a toutes les excuses, lui aussi, d'un regard étranger, comment l'auteur peut-il éviter le piège qui consiste à faire commenter les us et coutumes les plus familiers des gens d'ici, par de faux étrangers vivant une clientèle avant tout étrangère. Le lecteur québécois n'est pas sans en ressentir quelque malaise.

Qu'avons-nous à faire, dans un roman dont la construction est par ailleurs fort complexe et le propos souvent difficile à suivre, d'une sorte de «surplus» simpliste d'érudition socio-historique qui ne prend sens que si on le pense pour l'exportation?

*Un gouverneur gascon — encore un lieutenant — du haut de la bosse du Cap Diamant et pardessus les têtes clame: Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons! Et tout soudain la flotte anglaise s'échoue sur l'Île-aux-Oeufs (p. 8).*



André Vachon

ou encore

*Elle épousa un homme raffiné, rasé de frais, ignorant jusqu'au nom de l'éternel pâté d'original et de perdrix (des lèvres gelées dirent tantôt cipaille, tantôt cipâte) qui lui tombe comme pierre sur l'estomac (p. 38. Nous soulignons).*

Pourquoi, se demande-t-on, avoir retenu ce thème assez éculé d'un Québec, et même d'une Amérique, folkloriques, à présenter — encore! — sous un aspect désavantageux, que cela soit le fait des indigènes amateurs de «simili-poulet» (p. 56), de «plenty of brown gravy!» (p. 81), ou des Italiens de Montréal qui «[proposent] des nouilles cuites avant l'aube, puis, à partir de onze heures, détrempées à fond, recuites, assaisonnées à la chimie, point autrement qu'on les aime et exige, d'un bout à l'autre de l'Amérique. Et d'un océan à l'autre, [...]» (p. 25-26). Si André Vachon avait vraiment quelque chose à dire sur la nation québécoise, en particulier le choc des juxtapositions culturelles qu'elle vit de plus en plus depuis une vingtaine d'années, pourquoi, serions-nous tentée de lui demander, n'avoir pas tout naturellement choisi le véhicule, qu'il connaît bien, de l'essai? Mais ce serait là refuser, bien injustement sans doute, de lire son roman.

## La fiction

Il faut donc essayer de dépasser toutes ces remarques culinaires — car il est massivement question de «bouffe» dans ce roman — qui agacent d'autant plus que la cuisine observée est constamment mise en parallèle avec une cuisine dite «civilisée» (p. 156). Essayer donc de s'empêcher de percevoir tout cela comme un *savoir*, y voyant plutôt un *matériau*, parmi d'autres, de ce genre de texte



communément appelé «de fiction». Mettre en relief, alors, toute une dimension de ce texte que nous avons ignorée jusqu'ici: la relation amoureuse qu'entretiennent McCoy, «homme de loi plus très jeune» (p. 20), et qui «embrouille tout avec ses histoires d'immigrants» (p. 93), et Florence Larrivée, de Nominique, «jeune, toutes dernières années de la vingtaine, et grande, droite» (p. 21); «déjà, elle enseigne au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal» (p. 26).

Le contenu du roman est structuré à partir des intérêts professionnels peu banals de ces deux personnages: pour elle, surtout la pratique et la nomination, au sens le plus large possible, de la cuisine en Amérique; pour lui, les modes de l'intégration des immigrants. L'idée est intéressante, d'autant que le texte fond les deux dimensions par le biais de la fascination de Florence pour toutes les initiatives commerciales des Néo-Québécois de la rue Saint-Laurent et des rues avoisinantes, qui se trouvent à être souvent des initiatives «culinaires»: restaurants de tous pays, commercialisation de nourriture en poudre, etc. Jusque-là, l'entreprise a quelque chose de séduisant, et on se demande où elle mènera.

Car la place de l'axe sémantique de la nourriture va plus loin — dans le couple McCoy-Florence — que le simple rappel de tous les repas «ethnologiques» qu'ils ont faits ou qu'ils rêvent — surtout Florence — de faire ensemble. À l'occasion, la nourriture peut aussi recouvrir la vie amoureuse au sujet de laquelle le texte est de façon générale assez réservé.

En conclusion d'un récit de McCoy ayant trait à des souvenirs d'enfance reliés à la maison d'un oncle, le texte glisse sur une scène qui a plutôt à voir avec les activités de Florence et de McCoy pendant ce récit:

— Mange-moi!

Elle n'a pas bougé. D'eux-mêmes, ils se soulèvent.

— Mange-moi!

Sans qu'il s'en aperçoive, tout au long de cette histoire de maison dans les bois les cuisses comme un grand écart se sont ouvertes.

— Mange-moi!

Pour une fois, le regard s'inverse, rentre dans le fourreau, refait à l'envers le parcours, tout le labyrinthe jusqu'au cœur: oui. Il dit oui (p. 54).

Bien plus que les séquences vaguement «guides touristiques» dont nous avons parlé ci-dessus, des séquences comme celles-ci, par leur mélange d'audace et de retenue, semblent toucher à l'essentiel et drainer une part importante de tout l'investissement figuratif du roman. Et cela même si, dans le cas



de l'exemple cité, il est malaisé de détecter s'il s'agit d'un rêve ou de la réalité. S'il est un élément qui soit marqué et convaincant dans le roman, mais qui en même temps n'arrive pas à s'achever, c'est bien l'intensité de la relation personnelle de McCoy et de Florence.

Mais en fait, si le personnage de l'anthropologue parvient à vivre la situation contradictoire qui consiste à être à la fois et constamment fascinée par son objet et assez éloignée de celui-ci pour pouvoir en faire l'analyse, on ne peut dire que ce personnage réussisse pour autant à entraîner McCoy dans la même problématique, ni anthropologiquement, ni sexuellement. Et dans la mesure où c'est McCoy qui détient le point de vue, cela est significatif. Pour McCoy, et même s'il ne l'exprime pas aussi crûment, puisqu'«il embrouille tout», comme nous l'avons vu, les moments d'intimité et de rapprochement — souvent imprévisibles — avec Florence, et qui sont toujours donnés comme imaginés par celle-ci<sup>3</sup>, d'ailleurs, ne semblent pas parvenir à contrebalancer l'impression de perte et d'étrangeté produite par les ruptures de sa présence.

Aussi, en dépit d'un soi-disant dénouement de l'idylle à la fin, — Florence acceptant d'amener McCoy «chez Florence», — l'énigme de la relation demeure, au terme de la lecture.

On pourrait proposer que la fascination de Florence et de McCoy pour l'anthropologie (qui s'étale comme un savoir) et les étrangers (qui reposent constamment la question du savoir) est avant tout la représentation ou la projection —

comme on voudra — de la relation amoureuse des protagonistes qui oscille entre des moments privilégiés de grande complicité («Si bien que de ce jour leur pacte fut scellé», p. 54) et d'autres, bien plus nombreux, habités par l'absence.

Le roman ne parvient pas à résoudre ou à dépasser le paradoxe, restant comme bouche bée. À l'avant-dernier chapitre (p. 180-185), on croit comprendre à certains indices que Florence devient la narratrice: ce serait la première fois et, si près de la fin, cela confirmerait un impérialisme peut-être excessif. L'emprise qu'elle exerce sur le personnage effacé qu'est McCoy est si lourde que c'est comme si le texte n'arrivait pas à la dire. Toute la terre à dévorer, c'était sans doute beaucoup. □

1. 27, rue Jacob, Bulletin d'information des Éditions du Seuil, n° 264 (mars-avril 1987), p. 15. Nous soulignons. Ce texte, incidemment, ne sera pas retenu dans le résumé qui figure à l'endos de la couverture du roman lui-même.
2. Robert Lalonde, *Le Dernier été des Indiens*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 158 p.
3. Denise Bombardier, *Une enfance à l'eau bénite*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 223 p.
4. Suzanne Jacob, *Laura Laur et La Passion selon Galatée*, Paris, Éditions du Seuil, 1983 et 1987, 183 p. et 241 p.
5. Tout le roman se situe dans l'espace d'un rendez-vous surprise donné à McCoy par Florence, place Lahontan (p. 11 et p. 186).